

LES ÉCHANGES LITTÉRAIRES GERMANO-RUSSES À L'ÉPOQUE DU RÉALISME

REINHARD LAUER

Du point de vue de la science de la littérature je me placerai, comme je l'exposerai plus loin, sur le terrain de la « vie littéraire » ou encore, pour reprendre l'expression russe, du *literaturnyj byt*. On désigne ainsi le cadre social, humain, à l'intérieur duquel se situe l'objet plus restreint de la science littéraire, les textes achevés. Ce *literaturnyj byt* englobe les formes collectives des écrivains, leur environnement social et familial, les conditions de leur création artistique liées à leur environnement, leurs voyages et leurs déplacements dans l'espace, mais également la réalité du travail de publication et de distribution, la réception des œuvres par la critique institutionnalisée ou tout autre acte manifeste de lecture ou de réception¹. Par *literaturnyj byt* on entend donc moins les textes eux-mêmes que bien plutôt ce qui se trouve et se joue autour d'eux.

1. Le terme de « *literaturnyj byt* » a été introduit par Boris Èjxenbaum en 1927 après avoir été élaboré dans les années 1920. Pour sa genèse, voir les commentaires in Boris Èjxenbaum, *O literature. Raboty raznyx let*, Moscou, 1978, p. 521-524 ; voir aussi Victor Ehrlich, *Russian Formalism. History – Doctrine*, 's-Gravenhage, 1955, p. 102 et s.

Cela peut en particulier se révéler pas moins riche d'enseignements pour les événements littéraires que pour les textes eux-mêmes.

Dans le cas présent, celui des échanges littéraires germano-russes dans la seconde moitié du XIX^e siècle, bien des traits des textes, mais surtout le phénomène de la large réception de la littérature russe en Allemagne, peuvent difficilement être évalués correctement si l'on ignore certains faits du *literaturnyj byt*. Il sera question d'Ivan Turgenev mais aussi de Fedor Dostoevskij, Lev Tolstoï et d'autres écrivains russes si à présent j'évoque ces relations littéraires². Il est vrai par contre que la littérature allemande en Russie n'a pas bénéficié de chances égales. C'est qu'elle avait exercé ses grandes impulsions sur la littérature russe plus tôt, avec Goethe, Schiller, Heine. Et par la suite, à l'époque de la modernité, ce seront Schopenhauer, Nietzsche ainsi que les Romantiques redécouverts qui entreront en jeu, mais tout cela outrepassé les limites de notre sujet.

Il y a eu dans la littérature allemande une époque au cours de laquelle l'art du récit russe a été appréhendé comme une découverte et où ce modèle venu de l'Est a suscité d'importantes pulsions artistiques. Ces influences ont été initiées par les traductions allemandes des romans et des récits d'Ivan Turgenev dans les années 1860 et ont donné une impulsion décisive à la littérature allemande à partir des années 1880 avec la réception des romans de Fedor Dostoevskij et Lev Tolstoï, sans oublier les récits de Maksim Gor'kij dans les années 1890. Le jeune Hermann Hesse est venu à la lecture avec les romans de Turgenev *Fumée (Dym)*³ et *Terres vierges (Nov')*⁴. *Fumée*, l'unique livre qu'il avait emporté dans son internat piétiste en 1892, fut confisqué par « Monsieur le Surveillant » car considéré comme d'une lecture dangereuse⁵. Par la suite, en 1895, Hesse s'enflamme pour le roman *Terres vierges* qui était

2. Voir ici Alfred Rammelmeyer, « Die Aufnahme der russischen Literatur und Deutschland », in, *Reallexikon der deutschen Literaturgeschichte*, IV, Berlin-New York, 1979, p. 16-20 ; voir aussi : « Slawisch-deutsche Literaturbeziehungen », in Walter Killy (éd.), *Literatur Lexikon*, 14, Gütersloh-München, 1993, p. 377-378.

3. Allemand *Dunst*.

4. Allemand *Neuland*.

5. *Kindheit und Jugend vor Neunzehnhundert. Hermann Hesse in Briefen und Lebenszeugnissen*. Ausgewählt und herausgegeben von Ninon Hesse, Frankfurt am Main, 1998, p. 252.

d'abord paru sous le titre de *La Nouvelle Génération*⁶ et il écrit alors :

« Turgenev réalise des descriptions absolument parfaites. C'est un écrivain de premier rang, une nature noble, douée, et de plus de valeur que tous nos poètes romantiques, de Freytag à Eckstein⁷ [...] »

Et il évoque la « tendance slave dans notre littérature ». Elle serait plus profonde, plus importante, d'une portée plus large, que toute l'école romantique⁸.

La même chose peut être constatée chez Thomas Mann, le contemporain de Hesse. Dans sa nouvelle *Tonio Kröger* (1903) le héros central émet un jugement admiratif sur la littérature russe lorsqu'il s'interroge sur sa propre vocation littéraire et il dit qu'elle est, comme chacun sait, « digne d'adoration », une littérature qui représenterait vraiment et tout simplement la littérature sacrée, qui indiquerait par la purification et la sanctification la voie qui mène à la compréhension, au pardon et à l'amour⁹. Thomas Mann a écrit ses esquisses et ses récits initiaux dans l'exaltation née de la lecture des œuvres de Turgenev et Dostoïevski ; son premier succès marquant, le grand roman familial *Les Buddenbrook* (1901), a été conçu sur le modèle du roman de Tolstoï *Anna Karénine*, qui n'a cessé de soutenir l'inspiration de Thomas Mann pendant qu'il écrivait ce premier roman¹⁰. C'est de la même manière que par la suite les *Frères Karamazov* ont servi de lecture d'accompagnement dans la création du *Docteur Faust*¹¹. Le rapport de Thomas Mann à la littérature russe est si riche et varié qu'on aura de multiples occasions de l'évoquer¹². Ce n'est pas un hasard si dans la bibliothèque de sa villa à Munich, d'après la description de 1905 qu'on en a conservée, les écrivains russes occupaient une place privilégiée sur

6. *Ibid.*, p. 482.

7. *Ibid.*, p. 483.

8. *Ibid.*

9. Thomas Mann, *Sämtliche Erzählungen*, Frankfurt am Main, 1963, p. 235 et s.

10. Id., *Betrachtungen eines Unpolitischen*, Berlin-Darmstadt-Wien, s. d., p. 531. C'est avant tout à Dostoïevski que s'est longtemps référé Thomas Mann dans sa critique de la civilisation ; voir Hermann Kurzke, *Thomas Mann. Das Leben als Kunstwerk*, München, 1999, p. 280-285.

11. Thomas Mann, *Die Entstehung des Doktors Faustus. Roman eines Romans*, Frankfurt am Main, 1949, p. 112.

12. Voir Lilli Venohr, *Studien über Thomas Manns Verhältnis zur russischen Literatur*, Meisenheim am Galn, 1959 ; Alois Hofmann, *Thomas Mann und die Welt der russischen Literatur*, Berlin, 1967.

une étagère en forme de tour qui dominait toutes les autres sections, Allemands, Anglais et Scandinaves. (Tout en bas, encore plus bas que la Bible, la philosophie et la critique se trouvaient relégués les Français et la poésie)¹³.

Dans l'ensemble de l'œuvre de ce grand représentant de la littérature allemande du XX^e siècle les affinités avec la littérature russe se marquent de multiples façons. Des narrateurs du réalisme russe il n'a pas seulement appris des procédés de composition tels que la forme du roman polyphonique, la multiplication des personnages à la faveur de *Leitmotive* attachés à chacun d'eux, les évocations de différents milieux, le grotesque des noms (« la femme du pasteur Höhlenrauch¹⁴ », « le docteur Blumenkohl¹⁵ d'Odessa ») et plus particulièrement les duels psychologiques et idéologiques comme celui qui oppose Settembrini et Naphta dans *La Montagne magique* ; il a aussi emprunté bien des thèmes russes comme celui de la « goumanité » [Mähnschlichkeit] dans *Tonio Kröger*, l'argumentation de Dostoïevskij contre la civilisation romano-occidentale dans les *Considérations d'un apolitique* (1918) ; dans *La Montagne magique*, les implications russes ne sont pas moins innombrables. Thomas Mann a par la suite écrit des essais fouillés sur Tolstoï, Dostoïevskij et Čexov¹⁶. On peut même parler dans l'ensemble de l'œuvre de Thomas Mann d'un « rythme russe », qui oscillerait entre Dostoïevskij et Tolstoï : Dostoïevskij dans les premiers récits, Tolstoï dans les *Buddenbrook*, Tolstoï à nouveau dans les essais des années 1930, suivi par Dostoïevskij dans *Le Docteur Faust*.

J'ai mis en évidence cette russophilie hautement productive chez Mann afin de donner un exemple particulièrement frappant de l'influence russe sur la littérature allemande. Mais on est loin ainsi d'épuiser le sujet, il suffit de penser au culte de Dostoïevskij chez les expressionnistes allemands¹⁷, à celui de Tolstoï pour Max

13. Hans Wysling et Yvonne Schmidlin (éd.), *Thomas Mann. Ein Leben in Bildern*, Zürich, 1994, p. 176-177.

14. Littéralement « Fumée d'enfer » (N. d. T.)

15. Littéralement « Docteur Chou-fleur » (N. d. T.)

16. *Russische Anthologie* (1921), *Goethe und Tolstoï. Zur Jahrhundertfeier seiner Geburt* (1928), *Anna Karenina* (1939), *Dostojewskij — mit Maßen* (1946), *Versuch über Tschekow* (1954).

17. Voir W. H. Sokel, *Der literarische Expressionismus*, München, s. d., p. 182 et s.

Ernst¹⁸, l'engouement pour Gor'kij qui explique le vaste mouvement de protestation qu'il y eut dans toute l'Allemagne à la suite de la nouvelle de son arrestation en 1906 et de rumeurs comme quoi l'écrivain aurait péri sur l'échafaud, mouvement auquel s'associèrent Gerhart Hauptmann, Ludwig Fulda et d'autres personnalités de premier plan¹⁹. Après les classiques du réalisme, avant et après la Première Guerre mondiale, l'Allemagne découvre les modernistes (Dmitrij Merežkovskij, Fedor Sologub, Mixail Arcybašev, Osip Dymov, Aleksandr Kuprin, Mixail Kuzmin, etc.). Immédiatement après la Révolution d'Octobre, c'est au tour de la nouvelle littérature de gauche (le Proletkul't, le LEF, l'Imagisme...), cependant qu'au même moment, dans les années 1921-1923, le « Berlin russe », premier grand centre et lieu de transit de l'émigration russe, voit se développer en terre allemande une vie littéraire russe exceptionnelle²⁰.

Un siècle auparavant, à l'époque où le jeune Puškin entrait dans l'arène de la littérature russe, celle-ci demeurait pour l'Occident non seulement une terre inconnue pour sa plus grande part mais aussi un phénomène négligeable qui ne pouvait d'aucune manière se comparer avec les groupes littéraires occidentaux. À quelles aberrations pouvait être ainsi amenée la réception littéraire témoigne le fait qu'en 1828 Faddej Bulgarin, piètre littérateur et indicateur de la police à l'époque de Nicolas I^{er}, eut l'honneur d'une édition en quatre volumes de ses œuvres en Allemagne²¹.

Il est juste de noter que des esprits éclairés comme Karl August Varnhagen von Ense, Heinrich König ou, en France, Prosper Mérimée avaient pris conscience du fait qu'avec Puškin, Gogol' et Lermontov c'étaient des écrivains géniaux qui étaient entrés en scène, mais dans l'époque mal définie, aussi bien politiquement qu'artistiquement, qui a précédé la Révolution allemande de 1848

18. Voir à ce sujet le catalogue d'exposition : Paul Ernst, *Leben und Werk des Dichters im Umbruch der Jahrhundertwende*, Frankfurt am Main, 1995.

19. Pour la bibliographie sur la question, voir Erwin Czirkowsky, Ilse Idzikowskii et Gerhardt Schwarz, *Maksim Gorki in Deutschland. Bibliographie 1899-1965*, Berlin, 1968, p. 86 et s.

20. Voir pour plus de détails : Reinhard Lauer, *Geschichte der russischen Literatur. Von 1700 bis zur Gegenwart*, München, 2000, p. 530-545.

21. Thaddäus Bulgarin, *Sämmtliche Werke aus dem Russischen übersetzt von August Oldekop*, Leipzig, 1828. Suivit en 1830 une édition de son roman satirique et moralisant *Ivan Vyžigin* (allemand *Iwan Wuishigin*).

il était impossible de trouver un angle de vue satisfaisant pour les apprécier. La littérature allemande elle-même n'offrait aucune orientation définie après la fin de sa période classico-romantique ; cette période qui a précédé 1848 représentait une phase de transition qui, dans ses manifestations poétiques, n'avait pas encore rompu avec l'idéal esthétique littéraire du « beau langage²² », bien que les buts sociaux et politiques que l'on poursuivait alors se fussent trouvés désormais de toute évidence déphasés avec l'ancien répertoire rhétorique. Le plus grand poète allemand de l'époque, Heinrich Heine, résoud ce dilemme littéraire par l'ironie. Cependant il ne tend pas encore au réalisme, c'est-à-dire à la représentation et à l'analyse des rapports sociaux à l'aide de procédés nouveaux, « non poétiques ». Les écrivains allemands ont encore besoin, d'une façon générale, d'impulsions qu'ils ne peuvent trouver dans leur propre tradition littéraire pour satisfaire aux tâches artistiques qui sont à l'ordre du jour au milieu du XIX^e siècle. Ces stimuli devaient venir d'Angleterre (un peu de Walter Scott et Charles Dickens), de France (moins de Balzac et Stendhal que de George Sand et Victor Hugo), mais avant tout de Russie.

Cela est lié à l'évolution littéraire en Russie qui, à la suite d'une longue phase de continuelle européanisation qui a duré de l'époque de Pierre I^{er} jusqu'à Puškin où l'on n'a cessé de rattraper et dépasser baroque et classicisme, sentimentalisme et rococo, a abouti dans les années 1820-1830 à créer une école romantique qui, comme nous pouvons nous en rendre compte de nos jours, avait renoncé à tout éclectisme. Ceci est la première grande époque au cours de laquelle la littérature russe prend place dans la littérature mondiale. La critique littéraire soviétique s'est longtemps efforcée d'interpréter à la lumière de son dogme réaliste le romantisme russe qui s'était construit à partir de valeurs transcendantes comme le divin, l'irrationnel, l'inspiration artistique, les forces spirituelles et extra-terrestres. Cela ne pouvait aboutir qu'à une impasse. Il ne fait pas de doute cependant qu'à la fin des années 1830 et au début des années 1840 se profile un changement de paradigme à la faveur duquel le *Hic et nunc* social, la société russe avec ses imperfections telles que la place réservée à la femme et, surtout,

22. Sur ce « beau langage » comme caractéristique de la littérature pré-réaliste, voir Renate Lachmann, *Die Zerstörung der schönen Rede. Rhetorische Tradition und Konzepte des Poetischen*, München, 1994, p. 284 et s.

la plaie purulente du servage deviennent le sujet d'inspiration essentiel des écrivains. Cette nouvelle manière de voir et décrire les choses surgit au début des années 1840 avec l'« Ecole naturelle » (*natural'naja škola*) qui regroupe tous les écrivains de l'époque, jusqu'à Lermontov et Gogol', Nekrasov et Dostoïevskij, Gončarov et Saltykov-Ščedrin, sans oublier Aleksej Pisemskij, Ivan Turgenev et le jeune Tolstoï²³. On voulait, pour ainsi dire, décrire des types sociaux pris dans leur milieu spécifique à l'aide d'une langue non enjolivée, authentiquement sociale, ce qui aboutissait à une sorte de sociographie avec des textes qui ne devaient plus être « poétiques » mais assumer des fonctions journalistiques, sinon scientifiques. On parle à ce propos de « physiologie », d'« esquisses physiologiques ». Ces essais étaient nés tout d'abord en France ; la *Comédie humaine* de Balzac ne représente rien d'autre qu'une tentative pour établir une grandiose classification physiologique de la société française au moyen de textes narratifs de grande envergure. Dans l'Allemagne d'avant 1848 les physiologies littéraires attirèrent peu l'attention, à l'exception peut-être d'Adolf Glaßbrenner et de ses feuilletons humoristiques consacrés aux petites gens de Berlin. En Russie, au contraire, l'« Ecole naturelle » préfigurait le réalisme. Si on la considère dans son ensemble, on y voit dominer une technique qui décrit fidèlement l'apparence externe et le milieu des personnages à travers leur manière de parler spécifique, individuelle ou sociale ainsi que par la relation entre caractère et environnement. La sociographie constitue en quelque sorte la base sur laquelle repose en Russie le réalisme artistique. Mais elle a pu favoriser aussi une certaine dimension psychologique, spirituelle, philosophique ou religieuse, ce que nous trouvons toujours justement chez les grands auteurs du réalisme russe, tels Turgenev, Leskov, Dostoïevskij et Tolstoï.

Si l'on considère les impulsions que la littérature allemande exerce sur le Réalisme russe, il ne peut s'agir, comme nous l'avons dit, que d'influences venues du mouvement classico-romantique puisqu'il n'existait point de réalisme allemand au sens littéral, celui qu'il a pris en Russie. Tel est le cas lorsque Turgenev dans *Khor et Kalinytch*, le premier récit de ses *Carnets d'un chasseur*, campe se-

23. Voir A.G. Cejtin, *Stanovlenie realizma v russkoj literature (Russkij fiziologičeskij očerk)*, Moscou, 1965 ; V.I. Kulešov, *Natural'naja škola v russkoj literature XIX veka*, Moscou, 1965.

lon une classification physiologique deux serfs, l'un qui a choisi le système de la redevance, qui est prospère, rationaliste, et l'autre demeuré soumis aux corvées, misérable et idéaliste ; se laisse deviner ici en filigrane l'influence de Schiller avec sa typologie du poète naïf et sentimental²⁴. Ou encore lorsque dans son admirable nouvelle *Faust* il utilise des motifs empruntés au chef-d'œuvre de Goethe en systématisant le thème de l'influence néfaste du héros sur une jeune fille qui a été élevée hors de tout contact avec la littérature. On trouve ce genre de reprises de thèmes classico-romantiques élaborés de façon réaliste plus d'une fois chez les réalistes russes²⁵. Chez Dostoevskij, se profile toujours à l'arrière-plan Schiller qui a profondément marqué les Russes avec sa conception de l'éducation morale de l'homme²⁶. Du reste, Schiller n'est pas moins présent chez Gončarov dont l'*Oblomov* est, certes, par bien des côtés un authentique roman « physiologique » avec la formation du caractère d'Il'ja Oblomov, replet, aimable mais inerte, et de son antithèse, Štol'c, homme d'affaires actif ; mais qui n'en suit pas moins le modèle schillérien de l'homme bien éduqué au dedans et au dehors, au moral et spirituel comme dans son corps. Oblomov est, comme l'a montré Peter Thiergen, l'homme « de la fracture » (*oblomok* signifie en russe « fragment »), qui s'est laissé envahir par l'*obesistas* dénoncée par Schiller²⁷.

Le poète allemand, cependant, qui, de façon encore plus durable que Goethe ou Schiller, a été reconnu en Russie fut Heinrich Heine. Sa poésie romantique et ironique, à la fois sarcastique et de haute tenue artistique a été un nombre incalculable de fois traduite en russe, y compris par des poètes de premier plan tels que Fedor Tjutčev, Apollon Majkov ou Afanasij Fet, et parfois de façon gé-

24. Voir I.S. Turgenev, *Polnoe sobranie sočinenij i pisem*, Moscou-Leningrad 1960-1968, *Sočinenija*, IV, p. 394.

25. Voir Reinhard Lauer, *Realistisches Wiedererzählen und « gelebte Literatur »*. Zur intertextuellen Struktur von Laza Lazarevičs « Verter », in Theodor Wolpers (éd.), *Gelebte Literatur in der Literatur. Studien zu den Erscheinungsformen und Geschichte eines literarischen Motivs*, Göttingen, 1986, p. 231-254.

26. Voir Christiane Schultze, *Aspekte des Schillerschen Kunsttheorie im Literaturkonzept Dostoevskijs*, München, 1992.

27. Peter Thiergen, « Oblomov als Bruchstück-Mensch. Präliminarien zum Problem "Gončarov und Schiller" », in I.A. Gončarov, *Beiträge zur Werk und Wirkung*, Hrsg. von Peter Thiergen, Köln-Wien, 1989, p. 163-191.

niale, ce qui fait que l'on parle d'un « Heine russe » (*rususkij Gejne*)²⁸.

Les nouvellistes allemands que l'on rattache à la littérature réaliste sont au contraire, comme le prouvent les données bibliographiques²⁹, représentés d'une façon tout à fait insignifiante en Russie. Jusqu'à l'année 1901 seuls sont représentés Gottfried Keller, Theodor Storm et Theodor Fontane, chacun par deux titres (deux seulement !), autant dire pas du tout. Les grands romans réalistes de Fontane, comme *Madame Jenny Treibel* et *Effi Briest*, avaient été, il est vrai, écrits seulement dans les années 1890, ce qui fait qu'il est difficile de parler de retard à propos de la parution de leur traduction russe en 1899. Fontane est cependant par la suite aussi demeuré tout juste accepté en Russie. La situation est un peu meilleure pour les écrivains ruralistes Berthold Auerbach, Paul Heyse et Eugenie Marlitt (avec respectivement 21, 19 et 25 titres enregistrés). Il n'y a qu'un auteur qui soit représenté en Russie par un nombre appréciable d'œuvres traduites, bénéficiant même dans les années 1895-1896 d'une édition en 19 volumes. Il s'agit de Friedrich Spielhagen³⁰. Il est aujourd'hui tout juste connu des spécialistes de littérature en Allemagne, mais à son époque il était apprécié comme un auteur dont les romans encore pré-réalistes tentaient à leur manière d'agir sur les relations politiques. Son style et ses thèmes étaient, notamment en Russie, en phase avec l'état d'esprit des populistes (*narodniki*) qui le traduisirent et le publièrent³¹. En 1884 ils l'invitèrent même à Saint-Petersbourg dans le cadre d'une « semaine Spielhagen ». La visite cependant ne se déroula pas sans incidents. Lorsque Spielhagen pénétra dans le club d'écrivains où il devait lire des extraits de ses œuvres, il ne fut tout d'abord reconnu de personne ; et quand on l'eut identifié, il ne se trouva personne capable de se faire comprendre de lui en allemand ; pour corser le tout, un confrère écrivain pris de boisson s'adressa à lui en ces

28. Sur Heine en Russie, voir : A.G. Levinton, *Genrix Gejne. Bibliografija russkix perevodov i kritičeskoj literatury na russkom jazyke*, Moscou, 1958 ; Ja.I. Gordon, *Gejne v Rossii, I (1830-1860-e gody)*, Dušanbe, 1973 ; *II (1870-1917-e gody)*, Dušanbe, 1979.

29. Voir Dikson, Mez'er et Braginskij, *Bibliografičeskie ukazateli perevodnoj belletristiki*, Saint-Petersbourg, 1897-1902 (Reprint à Londres, 1971).

30. *Ibid.*, p. 91.

31. Voir N.M. Teplinskaja, « Tvorčestvo Špil'gagena v ocenke russkix revoljucionno-demokratičeskix žurnalov 60-x — načala 70-x godov XIX veka », *Russkaja literatura*, 3, 1977, p. 140-146.

termes : « Laissez-moi cogner sur la gueule de l'Allemand ! » J'emprunte ces détails à une note du jeune Dmitrij Merežkovskij écrite en 1891³². On ignore quelles furent les réactions de Spielhagen... En tout cas, son séjour en Russie est, à ma connaissance, l'unique visite qu'ait effectuée un écrivain allemand de renom en Russie dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Il en est tout autrement pour les écrivains russes de cette époque. Après la Guerre de Crimée, et donc la mort de Nicolas I^{er}, beaucoup d'entre eux avaient entrepris des voyages en Allemagne, en Europe de l'Ouest et en Italie ; parmi eux : Fedor Dostoëvskij, Lev Tolstoj, Nikolaj Leskov et Aleksandr Ostrovskij. Ces voyages, assortis parfois de longs séjours en Allemagne, étaient fort variables dans leur déroulement et leurs buts, mais on peut relever comme constante chez ces voyageurs russes, à un degré plus ou moins élevé, une certaine aversion envers les Allemands ; s'y ajoutait, de façon toujours plus évidente, un certain sentiment d'infériorité par rapport à ceux-ci, lié à leur arrogance et à leur supériorité technique et culturelle. Il va de soi que cela est moins visible chez un aristocrate rempli d'assurance et appartenant à la haute société comme le comte Lev Tolstoj que chez le « Leutnant Theodor Dostoëvsky », qui ne payait pas de mine et vivait dans la gêne.

Tolstoj séjourne par deux fois en Allemagne, en 1857 et 1860-1861³³. Ses voyages étaient des voyages d'étude, où la littérature ne jouait qu'un rôle accessoire. Dans ces années-là, après les premiers grands succès littéraires qu'avaient été sa trilogie autobiographique et les *Récits de Sébastopol*, c'étaient surtout des questions d'agronomie qui le préoccupaient, ainsi que l'éducation des petits paysans de son domaine de Jasnaja Poljana. C'est ainsi que le but de ses voyages en Allemagne est avant tout d'y étudier les grands mouvements éducatifs et les écoles de sylviculture. Il rencontre Berthold Auerbach, maître d'école de village et écrivain, les pédagogues Volkmar Stoy, Gustav Zenker et Friedrich Adolf Diesterweg, il visite des jardins d'enfants et des instituts de formation des maîtres à Iena. Bien que son œil perspicace relève sans la

32. Ju. Korenevaja (éd.), « D.S. Merežkovskij, Zapisnaja knižka 1891g. », in *Puti i miraži russkoj kul'tury*, Saint-Petersbourg, 1994, p. 323-362.

33. On peut reconstituer ces voyages avec une grande précision grâce aux carnets de Tolstoj (voir L.N. Tolstoj, *Polnoe sobranie sočinenij*, p. 47 et 48-49 (*Dnevnik*), Moscou, 1937, 1952.

moindre indulgence les faiblesses de ses interlocuteurs, il note dans son journal quotidien à la date du 15 avril 1861 :

« Il n'y a que l'Allemagne qui ait rattaché la pédagogie à la philosophie. Réforme de la philosophie³⁴. »

Par contre il sacrifie peu alors à la littérature. Mis à part le récit *Lucerne*, Tolstoj n'a rien écrit de littéraire au cours de son premier voyage. *Lucerne* fait écho à une rencontre réelle du narrateur avec un pauvre chanteur ambulant tyrolien ; Tolstoj l'invite le 7 juillet 1857 dans l'hôtel chic « Schweizerhof » afin de narguer la bonne société prétentieuse qui a refusé de lui donner une obole pour sa prestation³⁵. Il est sûr que seule une personnalité bénéficiant d'une position élevée comme le comte Tolstoj pouvait se permettre ce genre de privautés vis-à-vis de la bonne société.

Ivan Gončarov séjourne en 1857 et 1867 en Allemagne (où venait d'être constituée la Confédération d'Allemagne du Nord³⁶), mais le pays lui laisse peu d'impressions ; on note cependant qu'à l'été 1857 il a terminé enfin son *Oblomov*, en proie à une véritable ivresse créatrice, à Marienbad, en Bohême. Sa rencontre avec la cathédrale de Cologne fut pour lui un choc :

« Je suis arrivé en courant derrière une petite échoppe, et suis tombé face à elle, et je me suis mis sur le dos pour voir la tour qui n'est terminée qu'à moitié³⁷ [...] »

La même chose arriva à Dostoevskij lorsqu'il vint quelques années plus tard à Cologne.

Nikolaj Leskov, le grand conteur russe, et Aleksandr Ostrovskij, le dramaturge le plus important du réalisme russe, sont également allés dans les années 1860 en Allemagne. Le contact de Leskov avec ce pays est évoqué en deux phrases par son frère et biographe :

« Les pays souabes [péjoratif pour désigner l'Allemagne — R. L.] ne l'attirent pas. Le mieux est de les traverser d'une traite, ce qui permet d'observer

34. *Ibid.*, 48, p. 33.

35. *Ibid.*, 47, p. 140 et s.

36. A la suite de la victoire de la Prusse sur l'Autriche en 1866 ; la nouvelle Confédération fonctionna de 1866 à 1870. (N. d. T.)

37. D'après Jurij Loščič, *Gončarov*, Moscou, 1986, p. 170. D'importants travaux débutterent au milieu du XIX^e siècle pour terminer la cathédrale, sur fond de mode néogothique. (N. d. T.)

les manifestations d'art moderne par la fenêtre de son wagon de chemin de fer³⁸. »

Ostrovskij qui, lui aussi, voyage en chemin de fer trouve pour sa part que l'Allemagne rappelle la Russie sous bien des rapports. L'avenue « Unter den Linden » à Berlin lui semble être un compromis entre le Boulevard de Tver' (à Moscou) et la Perspective Nevski (à Saint-Pétersbourg) ; à Wolfenbüttel on donne le signal du départ aux trains avec une cloche, « tout à fait comme chez nous, lorsque le pope va dire la messe du soir ». À Göttingen il est étonné en découvrant les étudiants et leurs corporations. Au moment du départ vers Kassel la cheminée de la locomotive éclate ; pour tromper la longue attente, Ostrovskij cueille des pensées. Il s' imagine être dans le Harz³⁹.

Sur les huit séjours de Dostoevskij en Allemagne (de 1862 à 1879) on raconte une quantité d'anecdotes fort intéressantes⁴⁰. Son quatrième séjour fut le plus long, atteignant presque quatre années, de 1867 à 1871. Les Dostoevskij commencèrent et finirent ce séjour à Dresde. C'est en ces années que fut réalisé le roman *L'Idiot* et que mûrit le projet des *Démons*. Si nous connaissons si bien la vie de Dostoevskij à l'étranger, c'est grâce à sa jeune épouse, Anna Grigor'evna, l'une des premières sténographes russes, qui dans ses carnets a noté la vie au jour le jour avec tous ses détails à Dresde ou Baden-Baden⁴¹. On ne peut évoquer ici que quelques épisodes de ces séjours allemands car Dostoevskij qui parlait plutôt mal l'allemand n'eut pour ainsi dire aucun contact avec les intellectuels ou écrivains du pays. Ses interlocuteurs allemands sont des logeurs, des épiciers ou des compagnons de voyage occasionnels. Il vivait très retiré, fréquentant surtout les salons de lecture où sa préférence allait aux journaux français et à la littérature interdite en Russie. Il n'y a que les membres de la colonie russe qu'il fréquente. À Baden-Baden il rencontre Turgenev et Gončarov à qui il soutire sans tarder de l'argent. Son aversion pour l'Allemagne et les Allemands est déjà si affirmée qu'il se dispute à ce propos avec Turgenev. Dostoevskij avait, lors de cette mémorable rencontre du

38. Andrej Leskov, *Žizn' Nikolaja Leskova*, Tula, 1981, p. 156.

39. Voir A.N. Ostrovskij, *Polnoe sobranie sočinenij v dvenadcati tomach*, Moscou, 1973-1980, 10, p. 382 et s.

40. Sur les séjours de Dostoevskij en Allemagne, voir : Karla Hielscher, *Dostojewski in Deutschland*, Frankfurt am Main — Leipzig, 1999.

41. A.G. Dostoevskaja, *Dnevnik 1867 g.*, édité par S.V. Ātomirskaja, Moscou, 1993.

10 juillet 1867, vitupéré les Allemands, sur quoi Turgenev les avait non seulement défendus mais s'était complètement identifié à eux. Le différent idéologique et artistique qui éclata alors au grand jour entre le slavophile Dostoevskij et l'occidentaliste Turgenev ne devait par la suite jamais être aplani (Gončarov, qui se trouvait également là, évita fort sagement de prendre part à la querelle). C'est ainsi que Turgenev devait toujours demeurer aux yeux de Dostoevskij un traître à la patrie russe⁴².

La querelle était révélatrice pour les deux écrivains. Le contact avec l'Allemagne et le monde occidental les avait conduits à des orientations idéologiques diamétralement opposées ; Dostoevskij en était venu à la conclusion que la Russie ne devait en aucun cas se fourvoyer sur la voie empruntée par l'Occident mais au contraire, grâce à son humilité et à sa capacité à souffrir, sauver celui-ci du matérialisme qui le rongait. Quant à Turgenev, il ne pouvait imaginer voir progresser la nation russe sans qu'elle tienne compte des fondements de la civilisation occidentale.

Il est possible que se reflètent aussi dans ces divergences d'orientation dans une certaine mesure la situation matérielle de nos deux émigrés temporaires. Dostoevskij avait, lors de son séjour le plus long, fui ses créanciers. Il est exact qu'on lui faisait parvenir des avances, honoraires ou emprunts considérables ; mais comme il voulait faire fructifier ces sommes dans des jeux de hasard, il perdait jusqu'à son dernier sou au jeu, au point d'être obligé d'engager les derniers habits qui lui restaient et son alliance. (Il y eut même une période où Anna Grigor'evna n'osait plus se montrer en public dans l'ultime tenue misérable qui lui était restée)

Il en était tout autrement pour Ivan Turgenev. Issu d'une famille de propriétaires terriens aisés, il disposa de surcroît par la suite des revenus importants que lui procurait son activité d'écrivain. Dans les années 1840-1841 Turgenev avait déjà étudié à Berlin qui, en tant que fief de l'hégélianisme de droite et de gauche, attirait alors beaucoup les Russes. De même que Mixail Bakounin et Timofej Granovskij, Turgenev appartenait à la colonie des hégéliens russes

42. Voir R. Lauer, « Geliebte und Krankenschwester des Genies. Die Tagebücher der Anna Grigorjevna Dostojewskaja », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, n° 33, 8 février 1986.

de Berlin⁴³. Ceux-ci ont laissé des traces profondes dans l'histoire des idées en Russie : Bakounine comme hégélien de gauche radical et combattant révolutionnaire sur les barricades de Dresde (aux côtés de Richard Wagner)⁴⁴, par la suite comme dirigeant du mouvement anarchiste ; Granovskij, historien et philosophe, comme un occidentaliste convaincu que Dostoevskij a dépeint sous les traits de Stepan Verxovenskij dans les *Démons* comme père spirituel des nihilistes russes. (Turgenev figure aussi dans le même roman, personnifié par le peu sympathique écrivain Karmazinov.)

Les années berlinoises avaient fixé les rapports de Turgenev avec l'Allemagne, sa culture, sa philosophie, sa littérature. Sa vénération pour Goethe et les philosophes idéalistes ainsi que nombre de ses relations personnelles remontent à cette époque. Un événement survenu en 1843 devait déterminer toute la suite de son existence : la rencontre avec Pauline Viardot-Garcia, la chanteuse la plus en vue de l'époque. Turgenev devint le satellite de Pauline qui avait épousé un compositeur plus âgé. Il la suivait pas à pas et vécut à partir de 1863 à Baden-Baden avec les Viardot en partageant la même maison ; après 1872, soit après la guerre franco-allemande, il se fit construire une maison sur leur terrain à Bougival près de Paris. L'incroyable mobilité qui caractérise la vie de Turgenev, notamment après 1861, est liée pour une part aux obligations artistiques de Pauline, pour l'autre bien sûr à ses activités littéraires et à l'entretien de ses innombrables amitiés personnelles. On se limitera ici à évoquer les relations allemandes de Turgenev, bien qu'il soit caractéristique que cet auteur polyglotte ait aussi entretenu des relations amicales avec des Français (Gustave Flaubert, Emile Zola, les frères Goncourt, Guy de Maupassant, etc.), des Anglais ou des Anglo-Américains comme Henry James. Et il est caractéristique pour ces relations que le discours sur l'art y ait toujours occupé le premier plan : la discussion de ce que doit écrire un auteur et comment, la critique et l'éloge réciproques, les initiatives pour élargir le champ de la littérature entre Russie et Occident. Turgenev devint ainsi, au contraire de ce que l'on peut observer

43. Voir Dmitrij Tschizjevskij, *Hegel bei den Slaven*, Darmstadt, 1961, p. 180 et s., 229 et s., 236 et s.

44. Il s'agit du soulèvement de Dresde en mai 1849 pendant la première Révolution allemande qui fut écrasé par les troupes saxonnes aidées par l'armée prussienne ; Wagner réussit à s'enfuir, Bakounine fut fait prisonnier, remis à la Russie en 1851 et déporté en Sibérie d'où il ne devait s'évader qu'en 1861. (N. d. T.)

chez des voyageurs isolés comme Dostoevskij, Gončarov, Ostrovskij ou Leskov, un acteur décisif de la vie littéraire en France et en Allemagne ; et il put être, grâce à stature artistique et à son esprit de tolérance, sans oublier sa maîtrise des langues européennes les plus importantes, un intercesseur à l'échelle de l'Europe.

Le réalisme, dans lequel, si on le considère dans son ensemble, les Russes, avaient joué un rôle décisif, devint ainsi avec Turgenev et à travers son œuvre un phénomène européen⁴⁵.

Qu'en était-il des relations et de l'activité de Turgenev en Allemagne ? Au début, il faut noter la prompte réception de ses récits et romans à travers des traductions allemandes. Le premier succès décisif de Turgenev en Russie avait été *Les Carnets d'un chasseur*, ils parurent en édition séparée en 1852. Ce manifeste littéraire contre le servage fut proposé en traduction allemande dès les années 1854-1855, soit deux ans après l'édition russe. Paul Heyse, qui vivait alors à Berlin, s'était consacré à cette traduction. Les romans de Turgenev, six au total, composés au cours de la période qui va de 1856 à 1877 (*Roudine*, *Un nid de seigneurs*, *À la veille*, *Pères et fils*, *Fumée*, *Terres vierges*) parurent les uns après les autres en Allemagne de 1862 à 1877, soit en suivant de plus en plus près les parutions russes. Friedrich Bodenstedt présenta en 1864-1865 deux volumes de récits ; de 1869 à 1884 parut enfin une édition allemande des *Œuvres choisies* de Turgenev en 12 volumes.

Une grande amitié liait Turgenev à Theodor Storm, à Ludwig Pietsch, le journaliste et dessinateur de la *Vossische Zeitung* ; l'ami le plus intime de Turgenev, son intermédiaire et son soutien, ou si on préfère, son factotum, fut Julian Schmidt, l'un des hommes de lettres les plus influents de son temps, éditeur des *Grenzbote* ; il a de 1868 à 1883 consacré dix grands articles et comptes rendus à Turgenev⁴⁶ ; il faudrait évoquer aussi Paul Heyse, Berthold Auerbach et bien d'autres encore.

Turgenev et Storm⁴⁷ s'appréciaient réciproquement, à la fois en tant qu'hommes et en tant qu'écrivains, même si chacun d'entre

45. Voir : Reinhard Lauer, « Der europäische Realismus », in id. (éd.), *Europäischer Realismus*, Wiesbaden, 1980, p. 26. (Neues Handbuch der Literaturwissenschaft, 17)

46. Voir sur la question la bibliographie in I.S. Turgenev, *Polnoe sobranie sočinenij*, op. cit., *Pis'ma*, 7, p. 611 et s.

47. Voir ici K. E. Laage, *Theodor Storm und Iwan Turgenjew*, Heide, 1967.

eux trouvait beaucoup à redire dans l'écriture de l'autre : tandis que Turgenev reprochait à Storm son penchant romantique à tout transfigurer, celui-ci n'appréciait pas la laideur réaliste des œuvres de son ami (et pourtant, Turgenev est sans aucun doute parmi les réalistes russes celui qui est le plus empreint de romantisme et de lyrisme). L'amitié entre les deux écrivains eut l'occasion de s'exprimer à l'un des moments les plus difficiles de la vie de Storm⁴⁸. Après que l'épouse de celui-ci fut morte en couches, Turgenev offrit l'hospitalité à son ami, qui était profondément affecté, chez lui, à Baden-Baden, dans la Schillerstrasse. Storm y passa huit jours, se remettant peu à peu du coup qui l'avait frappé. Turgenev l'a remercié pour sa visite dans une lettre empreinte de cordialité où il l'encourageait à envisager de nouveau la vie avec espoir :

« Vous portiez encore l'ombre de la perte cruelle que vous avez subie, mais on pouvait voir aussi y percer de beaux rayons de lumière, et nous voulons espérer que l'année à venir se passe pour le mieux. Tel que je vous connais, si le passé a été teint de pourpre, l'avenir ne le sera plus jamais, la couleur lilas l'emportera sur le gris⁴⁹. »

Turgenev, plein d'affabilité mais en aucun cas pusillanime, était de temps à autre confronté à des affaires qui mettaient son honneur en jeu. En 1863, au moment du second soulèvement polonais, il fut accusé d'avoir attribué des atrocités aux Polonais, ce qui n'était bien sûr qu'invention. Il y eut encore d'autres controverses désagréables autour de sa personne. La plus grave se développa dans les années 1873-1873 à Berlin lorsque se répandit la rumeur selon laquelle Turgenev aurait en France tenu des propos diffamants à l'encontre de l'Allemagne et des Allemands⁵⁰. Comme jusqu'ici il s'était toujours présenté comme un ami des Allemands, il encourait maintenant le reproche de manier « un double langage empreint d'animosité ». La vérité est que Turgenev, comme les Viardot, avait pris le parti des Français dans la guerre qui les avait opposés à l'Allemagne, et que la soif de conquêtes et les revendications territoriales de la Prusse avaient provoqué en lui de l'irritation dans sa manière de voir l'Allemagne. Il aurait alors déclaré, à ce

48. Voir ici surtout Christiane Schultze, « Theodor Storm und Turgenev », in Gerhard Ziegenggeist (éd.), *Turgenev und Deutschland. Materialien und Untersuchungen*, Berlin, 1965, p. 3-51.

49. *Ibid.*, p. 12.

50. Voir G. Jonas, « Eine Erklärung Julian Schmidts aus dem Jahre 1873 », in Gerhardt Ziegenggeist, *op. cit.*, p. 186-189.

qu'on disait, qu'il ne connaissait plus d'Allemands convenables. (Il est vrai que dans son récit *Les eaux printanières* [*Vešnie vody*] daté de 1872 les Allemands sont présentés par rapport aux Russes et plus encore aux Italiens sous un jour défavorable : officiers imbus d'eux-mêmes ou épiciers terre à terre. On voit quand même à quel point Turgenev désirait dissiper ce malentendu quand il pria ses amis Ludwig Pietsch et Julian Schmidt de transmettre une mise au point autorisée à la presse allemande ; celle-ci parut le 17 janvier 1873 dans la *Nationalzeitung* et la *Spenerische Zeitung*. On y voyait Turgenev affirmer qu'il ne nourrissait aucune haine contre les Allemands, étant bien au contraire leur ami et un admirateur de leur culture. Cela ne pouvait cependant signifier qu'il aurait été privé du droit de critiquer de temps à autre les Allemands. Et il n'y a rien à changer dans la confession qu'il a donnée pour la préface au premier volume de ses *Œuvres choisies* en allemand ; on pouvait y lire :

« J'ai tant de reconnaissance envers l'Allemagne que je n'ai nul besoin de l'aimer et de la vénérer comme une seconde patrie. Ce que l'on aime et vénère avant tout, c'est de pouvoir s'adresser au lecteur tel qu'on est [c'est-à-dire en traduction allemande], ce qui est tout naturel⁵¹. »

Malgré toute l'amitié et l'estime réciproques qui régnaient entre Turgenev et ses admirateurs allemands, il demeurait entre eux une différence essentielle, qui ne pouvait être gommée dans cette génération. Cette différence s'explique par celle qui a marqué l'évolution littéraire en Allemagne et en Russie. Le programme réaliste, comme l'a le premier montré Franz Martini⁵², fut après l'échec de la révolution de 1848-1849 établi par Julian Schmidt, Gustav Freytag et Otto Ludwig ; il posait dans l'art un « réalisme poétique », indépendamment de toute motivation politique ou de prosélytisme culturel, soit un art idéalisant, transfigurant la réalité sociale afin de, comme on a souvent pu le vérifier, rétablir l'harmonie entre la réalité d'une époque de crise et des utopies rétro-prospectives. Dans la mise en forme artistique étaient mis en application les postulats d'une esthétique idéaliste et de la pratique de l'art classico-romantique. Au contraire, les prosateurs russes réalistes, y compris Turgenev, ont emprunté aux écrits sociologiques

51. *Ibid.*, p. 189.

52. Friz Martini, *Deutsche Literatur im bürgerlichen Realismus 1848-1898*, Stuttgart, 1980 ; id., « Bürgerlicher Realismus in der deutschsprachigen Literatur », in Reinhard Lauer (éd.), *Europäischer Realismus*, op. cit., p. 223-274.

dès les années 1840 une manière d'enregistrer la réalité dans toute son âpreté qu'il était difficile aux Allemands de mettre en application. Cela se laisse démontrer de manière concluante par le jeu des jugements réciproques.

C'est par exemple Theodor Fontane qui avoue son malaise face à l'écriture de Turgenev dans une lettre adressée à son épouse à l'été 1881 :

« En moi l'artiste admire toutes ces choses. J'y trouve matière à apprendre, à me conforter dans mes principes et j'étudie la vie russe. Mais en même temps le poète et l'homme s'en détourne en haussant les épaules. Ici la muse est mise en pénitence, c'est Apollon en proie à une rage de dents⁵³. »

Le sens aigu de l'observation et l'absence d'emphase chez Turgenev éveillent chez Fontane de l'ennui, car les choses seraient ainsi reproduites d'une manière « si immensément prosaïque, sans la moindre transfiguration ». Turgenev cependant condamne à nouveau le mode de narration allemand d'une manière pas moins catégorique dans une lettre à Ludwig Pietsch de 1876 après avoir lu *Aquis submersus* de Storm :

« Les Allemands sont *constamment* confrontés à deux erreurs lorsqu'ils écrivent des narrations : des sujets peu heureux d'une part, et l'idéalisation rebattue de la réalité d'autre part. Que l'on conçoive la réalité simplement et *poétiquement*, et l'idéal en découle. Non, les Allemands peuvent bien conquérir le monde entier, ils ont néanmoins désappris l'art de la narration... ne l'ayant en fait jamais su. Si un auteur allemand me raconte quelque chose de touchant, il ne peut s'empêcher de me montrer du doigt l'un de ses yeux qui larmoise, alors que l'autre m'adresse un discret clin d'œil pour que surtout je n'ignore pas quel objet doit me toucher⁵⁴ ! »

Rien n'éclaire mieux la différence entre les réalismes allemand et russe que le fait que, dans les années 1880, Dostoevskij et Tolstoj furent considérés en Allemagne avant tout comme des naturalistes. C'est seulement avec la génération d'écrivains suivante, avec Hermann Hesse et Thomas Mann, que la voie fut libérée à la faveur d'un changement de paradigme pour que la grande littérature de narration russe fasse l'objet en Allemagne d'une réception plus appropriée et d'une élaboration féconde. Les relations de la « vie littéraire » que j'ai esquissées dessinent en quelque sorte une pé-

53. Lettre à Emilie Fontane du 9 juin 1881, in *Fontanes Briefe in zwei Bänden*, Berlin-Weimar, 1968, 2, p. 46.

54. Lettre du 16/28 décembre 1876 en allemand, in I.S. Turgenev, *Polnoe sobranie sočinenij i pisem*, op. cit., *Pis'ma*, XII/1, p. 37.

riode initiale avec dans l'ensemble des rapports encore peu systématisés. C'est là que Turgenev occupe toute sa place de héraut et d'éveilleur. Sans lui, sans ses œuvres et son activité en Allemagne, il n'y aurait jamais eu dans la littérature allemande une « orientation slave », comme le disait Hermann Hesse dans les années 1890.

*Georg-August-Universität Göttingen
Seminar für Slavische Philologie
Humboldtallee 19
D-37073 Göttingen*

Traduit de l'allemand par Roger Comtet